

XYZ. La revue de la nouvelle

Quelques voyages au pays de Gigogne

Sylvie Bérard



Numéro 74, été 2003

Mémoire(s)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3642ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bérard, S. (2003). Quelques voyages au pays de Gigogne. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (74), 13–20.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Quelques voyages au pays de Gigogne

Sylvie Bérard

24 juillet 2061

Tout l'monde est parti
En week-end sur la lune
Moi j'aime les dimanches après-midi
Quand je marche seule
Seule dans la ville...
Immobile

Chanson du ^{xx}e siècle

Un seul de mes voyages contient tous les autres. Du moins, tous ceux qui l'ont précédé. Ceux qui viennent ne comptent pas. Je suis ainsi : je ne voyage jamais par anticipation. Et le moins possible à crédit !

Tout à l'heure, lorsque les moteurs se sont mis à gronder et que j'ai senti l'appareil décoller, j'ai revécu mes jours passés dans l'altitude des Andes. La rumeur de leurs torrents a parfois la même fureur résolue que les turbines qui mugissaient plus tôt et qui assourdissent encore un peu le bruit des conversations. Mais les femmes de là-bas, elles, ne sont pareilles à aucune autre, ou sinon, elles ressemblent aux montagnes qui les habitent ; les pieds bien campés dans le sol, leurs regards vertigineux et piquants perdus dans l'air sec. Lorsque je croisais des lieux aux noms râpeux tels que Chacapampa, Huarihuarini, Putu Putuni... leurs jupes me dérobaient à demi les yeux d'une multitude d'enfants graves pour qui la curiosité est un luxe. Alors que je suivais ces flancs escarpés, juchée sur une vaillante petite monture, l'air y était d'une même rareté que tantôt, lorsque le décollage nous a plaqués à nos sièges.

Chacun de mes voyages est une nouvelle poupée russe posée sur les précédentes. Les femmes de Bolivie, dès que je les ai aperçues avec leurs chapeaux durs, m'ont rappelé les hassidims austères de certains quartiers de Tel-Aviv où je suis allée un jour

jouer les touristes, poussant jusqu'à Hébron autant par goût de l'aventure que par bravade. Là, j'ai croisé une voyageuse d'âge mûr — j'étais bien jeune, en ce temps-là, moi qui suis plus vieille qu'elle l'était alors —, qui s'était volontairement enrôlée dans l'armée israélienne comme d'autres s'inscrivent à un séjour du Club Méditerranée. Je lui ai fièrement brandi sous le nez mon passeport, lequel, en bonne pacifiste et citoyenne du monde, j'avais fait estampiller dans tous les pays islamistes que, cette année-là, on pouvait visiter avec une chance raisonnable d'en revenir, et elle m'a exhibé les mêmes visas gravés sur le sien, et je n'ai plus rien compris. Ce que j'ai su, cependant, c'est que je n'avais pas fini d'être dépaylée.

Changer de pays, de lieu, de milieu, être ébranlée en son centre... Tout dépend, bien sûr, de la définition que l'on donne au mot « pays ». Si le pays est question d'identité, alors il est une carte plastifiée que l'on présente, au besoin, pour montrer qui l'on est aux yeux du monde. Mais pourtant, toujours si le pays est une identité, il fait partie de soi et on peut le porter partout où l'on va, sans crainte de se perdre. Être dépaylée, est-ce perdre son pays ou se perdre dans un autre pays ? Lorsqu'on sort de son monde, est-ce qu'on se trouve démondée ? Émondée ? Démon-tée ?

Tiens, les moteurs changent encore de régime. Après sa montée vertigineuse qui nous a coupé le souffle et sa traversée flamboyante de l'atmosphère, la navette a atteint sa vitesse de croisière et s'éloigne de la Terre. Derrière nous, nous pouvons voir notre globe se dérober, anodine sphère bleue qui rapetisse et se relativise. Cela, bien sûr, nous ne l'observons pas vraiment de nos yeux. Les parois de cette partie de l'appareil sont aveugles, et toutes ces images nous sont retransmises en direct sur la dizaine d'écrans répartis dans la section des passagers.

Mes voyages se télescopent jusqu'à former une lunette d'approche, et à l'aune de celle-ci je jauge le voyage présent. Le Japonais assis à côté de moi, quant à lui, a toujours le même air éberlué qu'il affiche depuis que nous avons quitté la Terre. Comme moi, c'est un concours qui l'a mené jusqu'ici, mais il

semble regretter d'avoir même pensé à y participer et à courir la chance de faire partie de la première délégation civile japonaise à profiter des charmes de la station touristique toute neuve de la base lunaire. Au fait, comment je sais qu'il est nippon ? Facile : comme moi et tous les autres touristes à bord, il porte une épinglette où sont inscrits son nom et son pays d'origine. Mais je n'avais certes pas besoin d'exhiber mon pedigree lorsque je me promenais dans les rues de Tokyo la frénétique ! Un seul regard suffisait aux passants pour déterminer que j'étais une *gaijin*, bien sûr, avec ma blancheur impudique et mes cheveux clairs ; j'étais l'étrangère, irrémédiablement, je n'étais pas et ne serais jamais du pays, dussé-je y semer des générations et des générations de petits blancs s'exprimant dans un japonais impeccable. Cela ne m'a pas empêchée de goûter la beauté ancestrale du Japon, la quiétude des parcs où l'on pratique le *tai-chi-chuan*, le bouillonnement des gargotes où l'on sert des *sashimis*, et même les appâts turbulents et trompeusement américains de Sinjuku, où tout un monde se tapit derrière les idéogrammes des enseignes tapageuses.

25 juillet 2061

Fly me to the moon,
and let me play among the stars.
Let me see what spring is like on
Jupiter and Mars.
In other words, hold my hand
In other words, darling, kiss me !
Chanson du ^{XX}^e siècle

Tous les voyages du monde, me semble-t-il, se condensent dans ma présente traversée, et en un seul trajet je revis le passage de l'espèce humaine de l'inconscience à la conscience, la transition d'une ère terrestre à une autre, le franchissement des détroits entre les continents. S'il était possible, comme sur Terre où les routes sillonnent le moindre lopin, de se rendre à la Lune en roulant jour et nuit à cent à l'heure, le voyage durerait deux ans et demi — et moi qui ai déjà vécu la moitié de ma vie, je n'ai certainement pas tout ce temps à perdre ! Dans son roman de

1865, Jules Verne imaginait un voyage plus véloce, d'une durée de 97 heures 20 minutes. Notre navette à nous mettra moins de trois jours pour franchir les quelque 400 000 km qui séparent la Terre de la Lune. C'est tout de même plus long que le trajet Montréal-Sidney (escales comprises !) dans lequel s'est cristallisée « ma folle jeunesse », comme on dit. Je cherchais des kangourous, le cliché par excellence, et j'en ai trouvé. Mais ce qui m'a le plus déroutée, ce fut de découvrir un pays vivant dans son pourtour, laissant son cœur livré à une nature sauvage et fantasque. Le sac au dos et le cheveu mal lavé, j'ai joué les cow-girls de l'hémisphère austral et j'ai dormi à la belle étoile avec des écologistes qui luttait pour sauver les derniers marsupiaux.

J'ai bien failli y rester, je veux dire, demeurer là-bas et mettre fin à ma bougeotte perpétuelle, ironiquement dans le pays dont les hôtes (humains) m'étaient le plus familiers. Mais je ne faisais que passer, comme toujours, et j'avais déjà dans mes poches un billet pour Bali. Et c'est ainsi que je suis partie pour l'île magique des gamelans et des forêts heureuses. C'est ce que je cherche, tiens, dans les voyages, trouver des rythmes nouveaux, des sonorités dont je n'ai jamais vibré à ce jour, et il est jusqu'au ronron de l'appareil impersonnel m'emportant vers la Lune qui m'emplit d'une langueur inédite ! Pour mes soixante ans, je rêvais de m'offrir le voyage le plus singulier que j'aie vécu à ce jour, et, tout au moins, il ne m'en aurait pas coûté grand-chose si, d'aventure, j'avais fait fausse route : en gagnant le fameux concours, j'ai obtenu le privilège d'être logée et nourrie aux frais de la princesse durant quatre semaines. C'est le truc qu'a trouvé le consortium russocanadonippogermanofranco-américain (!) pour que le petit peuple ne râle pas trop lorsque les richissimes de ce monde — de ce monde-là, qui tourne en ce moment à 200 000 km de notre navette et qui s'éloigne de seconde en seconde — commenceront à s'envoler en groupes sélects vers le paradis sélénite en laissant derrière eux les ploucs et autres fauchés.

Je suis souvent passée au bord du gouffre en voyage, désargentée, abîmée, voire détroussée. Durant l'un de mes séjours en Afrique — était-ce à Tombouctou ou à Ouagadougou, je

l'ignore, la fièvre me ramenait aux torrides étés qui formèrent ma jeunesse —, atterrée par quelque mal tropical contre lequel je ne m'étais pas prémunie, j'ai été soignée durant plusieurs jours par une femme africaine trois fois grosse comme moi qui le suis pourtant assez. Lorsque j'ai été bien guérie et guillerette grâce à ses bons soins, elle m'a ramenée à l'aéroport en nous juchant, elle, moi et mes bagages, sur une minuscule mobylette qui, du coup, s'est retrouvée aussi large qu'une voiture américaine du siècle dernier. Mais le souvenir le plus prégnant que je garde de Nahawa, ce sont les décoctions qu'elle me faisait ingurgiter et qui me plongeaient dans un profond sommeil peuplé de rêves où elle me berçait éternellement entre ses bras puissants, contre sa poitrine rebondie.

26 juillet 2061

Terre-lune, Terre-lune,
ce soir j'ai mis mes ailes d'or
Dans le ciel, comme un météore, je
pars
Terre-lune, terre-lune,
J'ai quitté ma vieille atmosphère
j'ai laissé les morts et les guerres,
au revoir !

Chanson du ^{xx}e siècle

Ce matin, l'équipage nous a réveillés en nous disant que nous avions quitté le domaine terrestre pour entrer dans le domaine lunaire. Autrement dit, nous sommes sortis du pouvoir d'attraction de la Terre pour nous jeter dans les bras de la Lune. Ni rupture ni clivage, mes voyages sont une concaténation imperceptible quoique décisive. Et tous, sans exception, impliquent un pouvoir d'attraction, que ce soit pour les images de cartes postales ou les descriptions de guides touristiques, ou pour le pays réel que l'on trouve lorsque l'avion se pose, que le bateau accoste, que la voiture s'immobilise. Le pays qui m'attire le plus est rarement celui que je n'ai pas encore visité, je ne me laisse pas captiver par ce que je ne connais pas et je ne me déplace pas pour

la seule destination. Je ne bondis pas de voyage en voyage comme de liane en liane, je ne suis pas toujours tentée par le suivant comme par de nouvelles amours.

Mon premier voyage, en fait, est peut-être le seul dont les charmes m'aient séduite avant que je ne les connaisse — et dont les attraits chimériques ont fait écran entre le pays réel et moi. C'était le pèlerinage obligatoire en France, un tour de Gaule en vingt-huit jours comme plusieurs de mes compatriotes ont pris l'habitude de le faire. C'est peut-être aussi le séjour qui m'a le moins marquée. Jeune nigaude que j'étais, je cherchais du même, alors que tout dans les voyages doit être autre. Partout, j'essayais de reconnaître que j'étais chez moi, alors que tout, de Lyons-la-Forêt à Saint-Paul-de-Vence, me criait la différence, dans une langue qui ressemblait trompeusement à la mienne. Là-bas, cette fois-là, je n'ai pas trouvé mon rythme, la preuve, c'est l'aventure dont j'ai ramené le plus de photos, en grande partie des instantanés saisis dans les angles et aux encoignures les moins peuplés de ce pays pourtant populeux et copieusement fréquenté par la gent touristique. J'ai même pris des clichés derrière les vitres des trains en marche, déclenchant l'obturateur dans une sorte de transe photographique, comme si seule importait la quantité des images rapportées.

J'aime tous les moyens de transports qui me conduisent du familier à l'inconnu, mais ce que je préfère, ce sont les avions. J'aime cette petite routine bien huilée, les mouvements mesurés de leur mécanique, la cadence économique de leur cockpit et de leur cabine, le ballet des plateaux de nourriture circulant entre les mains rompues à cette singulière chorégraphie. Au décollage, je vois parfois des visages terrifiés alors que tout mon corps respire la fébrilité du départ et que je redeviens une enfant à qui on a promis les montagnes russes. Chaque fois que nous survolons les villes et les champs, je m'enfonce dans mon siège, et c'est comme si je filais le nez au vent malgré l'habitacle pressurisé, comme si j'étais suspendue entre ciel et terre en chute libre. Ce soir, lorsque la navette se posera sur la piste lunaire, il y aura en moi dix, trente autres avions qui joyeusement atterriront sur la Terre. Des dizaines

d'appareils qui aluniront dans un vrombissement plein de promesses.

Au fil des années, j'ai parcouru pas mal de chemin, mes voyages s'empilant les uns sur les autres sans jamais se confondre. Je suis retournée à certains endroits, parfois, sans jamais être déçue. Je suis allée en France de nouveau, à nouveau sans appareil photo, et j'ai goûté les charmes de cinq, huit, quinze pays en un. J'ai cueilli des oranges dans Broward County avec des illégaux mexicains, j'ai regardé forer des puits en banlieue de Dar es-Salaam, j'ai appris à tisser des tapis à Marrakech, j'ai enseigné le français à des enfants de Bangkok, j'ai assisté les employés surmenés d'un orphelinat de Saint-Pétersbourg, j'ai tondus des moutons du Cheshire. Et je me suis fait un point d'honneur de ne jamais franchir le seuil d'une boutique de souvenirs, convaincue qu'une telle chose ne se gagne certainement pas dans un bibelot de plastique gravé du nom de la ville et moulé dans une autre, ni même dans un colifichet faisant délicieusement couleur locale. Je suis revenue de mes périples les poches bourrées de sable fin des Caraïbes, les tympanes bourdonnantes de l'altitude du Tibet, les rétines chargées du spectacle des hauts-fonds des îles Galápagos ou marquées à jamais par les sculptures polies sous le vent salin des Mangan, les papilles gorgées de safran, de curry, de muscade ou de cumin. Je rentrais parfois à la maison, mais c'était comme reculer pour mieux sauter.



Au cours des dernières heures, la Lune a grossi à vue d'œil jusqu'à envahir tout l'écran. Je dois maintenant ranger ce cahier, la navette va bientôt amorcer sa descente. Et ensuite... La Terre peut contenir cinquante fois la Lune, mais ce que celle-ci renferme, je l'ignore encore. Je le répète, je ne procède jamais par anticipation et toujours par accumulation. Ce que je sais, pourtant, c'est que ce voyage ne peut être complètement raté, puisqu'il contiendra tous ceux que j'ai vécus jusqu'à présent. Je les ai tous en moi, ces périples autour du monde, tapis en mon âme à

l'intérieur de leur écrin glissé dans un coffret d'ébène, lui-même emballé de papier de riz enrubanné de soie, comme un très grand bonheur ou une douleur rassurante que l'on se plaît à développer longtemps encore après en avoir connu chaque moment*.

* Ce récit a gagné le premier prix dans le cadre du premier Concours de récits de voyages organisé par le consortium russocanadonippogermano-franco-américain Selen-It, qui s'est tenu à l'automne 2060, et dont le thème était : « Imaginez votre premier voyage sur la Lune ». Ce texte a valu à son auteure de faire partie de la première délégation civile à séjourner dans la station touristique lunaire Atlantide 3000.